

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'Oeil de Boeuf

Jean-Guy Pilon

Volume 1, numéro 2, mars-avril 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pilon, J.-G. (1959). Compte rendu de [L'Oeil de Boeuf]. *Liberté*, 1(2), 137–142.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'Oeil de Boeuf

Hier Anny Gould

... chantait sa jeunesse comme on se souvient de sa première aventure, avec un tendre regret et une envie profonde de recommencer. Mais les soleils ont succédé aux villes, et les hommes de silence ont bâti leurs maisons sur d'autres continents.

Anny Gould ne chante pas le désespoir ou la naïve attente, car elle sait trop le prix du temps et l'in vraisemblable impatience du sang.

Anny Gould chante avec son corps, avec son âme, comme dans l'amour, en sombrant sans mémoire dans l'abîme de chaque chanson.

Monsieur mon passé, laissez-moi passer: je m'en vais là-bas retrouver ma jeunesse entre ses mains; je ne sais plus son nom ni la force de ses bras ni la couleur de ses yeux, mais il y a dans l'air un appel étrange qui m'obsède.

Hier, Anny Gould chantait, et de sa belle voix grave abolissait le temps: la nuit n'était plus un piège mais une autre chance d'aimer.

J.-G. P.

* * *

Une école de formation politique

L'initiative est assez nouvelle ici, et nous croyons qu'elle répond à un besoin que ne peuvent combler les journaux, les revues ou diverses associations. Certaines facultés universitaires ont déjà déblayé le terrain, mais il faut maintenant rejoindre le public le plus large.

Les dix-huit cours de cette école de formation politique, organisés par le parti social démocratique, couvrent les aspects les plus importants de la science politique contemporaine, au

chapitre du socialisme. Les noms de Pierre E. Trudeau, Frank Scott, Eugène Forsey, Fernand Dumont, Michael Olivier parmi d'autres, sont des garanties au point de départ.

Les cours, commencés depuis quelques semaines, se poursuivront jusqu'au mois de juin et reprendront en septembre.

* * *

Un nouveau sociologue: Monsieur Hockey

Il a frémi sous l'adulation de Prague. Et quelle générosité ont ces Tchèques! L'idole a changé de temple mais le peuple est toujours le même. Rêveur et confus devant tant d'admiration, (les épaules du héros ne sont qu'humaines) monsieur Hockey a fait une déclaration que seuls les démiurges peuvent se permettre. La certitude n'est-elle pas le propre des dieux? C'est ainsi qu'il déclarait lors d'une interview à Radio-Canada: "*Malgré le coût élevé des billets pour une joute, les fervents y ont assisté en masse. Il n'y a donc pas de pauvreté en Tchécoslovaquie. Tous travaillent et sont satisfaits de leur sort.*" Pour en arriver à cette profonde observation, monsieur Hockey a vu des monuments, a signé des autographes, a prononcé une conférence. Et ce fut la naissance de notre sociologue national. Monsieur Hockey est ainsi devenu un autre pantin de la plus astucieuse des propagandes.

* * *

Canard aux citrons

Nous venons de recevoir le *Dictionnaire Canard* '59, numéro spécial du *Canard enchaîné*, l'organe des concierges républicains et des Brutus de sous-préfecture ("Faut que ça change!"...) Il est moche, cette année, le *Dictionnaire Canard*, même s'il lui en reste quelques bien bonnes. Au chapitre de la publicité folichonne, il reproduit deux annonces parues dans *La Presse* et une du *Devoir*. Nous l'en blâmons fortement car c'est là un mauvais choix. Puisqu'il est d'ores et déjà avéré que nos journaux montréalais offrent matière profitable aux humoristes européens, on aurait pu y trouver, semble-t-il, des choses beaucoup plus drôles, par exemple les critiques musicales de M. Gingras ou les bénédictions quotidiennes du Père Desmarais. Quoi qu'il en soit, la meilleure de ces annonces

parut, comme il se doit, dans *La Presse*. Un vendeur de pierres tombales cherche à convaincre ainsi: "Profitez de nos bas prix d'hiver. Nous irons vous chercher sans aucune obligation de votre part". Dans *La Presse* du 19 mars 1959, le même vendeur ajoute: "Méfiez-vous des sollicitations dès le décès". O morts, tenez-vous le pour dit!

* * *

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée

Est-ce que les rumeurs qui veulent que le Québec soit un pays sous-développé seraient vraies? En page 361 de l'annuaire du téléphone de la ville de Montréal on trouve, troisième colonne:

DUBE MARCEL, ECRIVAIN . . .

Ecrivain public? Incroyable. Mais vrai.

* * *

En relisant Boileau

L'éditorial du premier numéro de "Situations" (jeune revue dont il ne faut pas oublier l'existence) commençait ainsi:

"L'écrivain ne se trouve-t-il pas, par écrire de telle chose plutôt que de telle autre, placé dans sa situation, à partir de laquelle il se construit et se personnalise, prospectant et personnalisant le Réel en devenir, les innombrables possibilités du Réel".

Nous offrons un abonnement d'un an à "LIBERTE 59" à la personne qui aura le talent divinatoire et la patience de nous faire parvenir la meilleure explication du texte cité plus haut. La réponse du gagnant sera publiée dans notre prochain numéro.

* * *

Mort aux vaches !

Il est d'observation courante que les flics sont détestés dans les pays civilisés. C'est là un fait. Il serait oiseux d'en rechercher les causes. Or, le comportement de nos flics à nous, les nôtres, est tout à fait particulier, différent, on pourrait dire *distinctif*.

Car nos flics ne se contentent pas de matraquer les gens, de tirer sur les suspects ou d'écrabouiller le visage des professeurs d'université — opérations normales de flics semble-t-il — ils sont critiques d'art, ils prononcent des jugements artistiques.

Le policier Lucien Quintal a déclaré à la presse ce qui suit après avoir assisté à la première représentation des *Ballets africains*: "... En fait, j'ai été absolument ennuyé par ce spectacle sauvage... Je ne puis supporter une autre soirée comme celle-là... Cependant, si elles (les danseuses) veulent danser ainsi (la poitrine nue), elles peuvent tout simplement retourner en Afrique".

Vous entendez? Le flic Quintal a parlé.

Qu'on ait permis à ce grossier personnage dont le quotient intellectuel, selon les estimations les plus sérieuses, se situerait, nous affirme-t-on, entre 28 et 33, de faire des déclarations de ce genre, voilà qui vous donne la nausée. Décidément, nos flics sont pour la culture: un se fait critique d'art, l'autre massacre (sans être inquiété) un professeur d'université.

Nous commençons à comprendre pourquoi les flics sont détestés dans les pays... civilisés.

* * *

L'affaire Lolita

— Qui est-ce? Un cheval de course?

— Nenni!

— Une danseuse de renommée internationale et qui fait rêver les rédacteurs du "Quartier Latin"?

— Point du tout!

— Un volcan découvert récemment dans la Terre de Feu?

— Vous n'en approchez point même si cette affaire prend dans certains lieux et pour certains esprits une importance toute volcanique.

— Mais alors, qui est cette personne au nom charmant?

— Une fillette de douze ans et qui donne son nom au roman dont elle est l'héroïne.

— Ah bon! Je respire. Il s'agit donc d'un excellent livre qu'on lancera bientôt sur le marché pour la plus grande édification de la jeunesse.

— Vous êtes dans l'erreur.

— A moins que ce roman traite de la délinquance juvénile.

— Jusqu'à un certain point, oui.

— Vous voyez bien qu'on arrive à tout savoir avec un peu de perspicacité.

— Ne criez pas "victoire" trop vite. La petite Lolita aime et est aimée d'un homme dans la quarantaine.

— Ho! Ho! Avec cette différence d'âge, je comprends facilement que la vie de nos amoureux n'est pas facile dans une société aussi morale que la nôtre.

— L'auteur: un certain Monsieur Nabokov... Russe expatrié depuis la Révolution et qui enseigne la littérature à l'Université Cornell. L'affaire commence au printemps de 1954. Le roman étant écrit, notre auteur fait le tour des éditeurs américains.

— Je vois. C'est incroyable le chemin postal que peut parcourir un manuscrit dans un pays aussi vaste que les U.S.A. Nos auteurs à nous n'ont pas cette chance.

— Evidemment on le refuse partout, en termes polis certes, mais non équivoques. Vous savez comment on procède en pareil cas. On loue la valeur de l'ouvrage tout en déplorant que la clientèle de la maison ne s'intéresse pas à un genre semblable. Il y a même un éditeur qui, pour concilier la chèvre et le chou, suggère à l'auteur de transformer son héroïne de douze ans en un garçon du même âge...

— A ce moment-là, ça devenait un roman scout et je m'explique les conseils de l'éditeur.

— Incapable de comprendre la prudence morale toute occidentale qui autorise un pareil conseil, Nabokov refuse catégoriquement. Il en est à son premier ouvrage et tient à chaque mot comme à la prunelle de ses yeux. Après de nombreux refus, enfin l'auteur trouve preneur, à Paris. Le livre fait scandale. Les douaniers américains, si j'ai bien compris, refusent l'entrée. On saisit la publication. Les lecteurs français se révoltent. On fait des pétitions. La maison d'éditions fait paraître un pamphlet intitulé "L'affaire Lolita". Devant pareil état de chose, on arrête toutes poursuites aux conditions suivantes: Lolita peut être vendu aux bureaux mêmes de la maison éditrice ou par la poste, mais pas ailleurs... Aucune publicité... Aucun étalage. Que font les Américains pensez-vous, devant une telle publicité? Ils publient le livre sans en changer un seul mot et c'est un succès. Le roman se vend comme des petits pains chauds. Il est même question qu'on l'édite dans

la puritaine Angleterre. Mais, de ce côté l'affaire n'est pas définitive.

— Dites-moi vite, cher ami, vendra-t-on ce livre au Canada?

— On me dit qu'il est dans toutes les bonnes librairies, pour employer une expression consacrée.

— Même à Montréal... même dans notre bonne province?

— Mai oui, pourquoi pas?

— On ne pourra le lire qu'en langue anglaise, sans doute.

— Cela ne fait rien. Le Canada français pratique le bilinguisme sur une haute échelle. Que Lolita soit une fillette plutôt qu'un petit garçon ne change rien à l'affaire.

— Et vous, vous l'avez lu, ce roman?

— Non!

— Et vous en parlez quand même!

— Pourquoi pas? Je ne suis pas le premier d'ici à parler de choses que je ne connais qu'à moitié. Peut-être, cependant, suis-je l'un des rares capables d'un tel aveu!



Cette chronique a été rédigée par André Belleau, Jean Filiatrault, Jacques Godbout, Fernand Ouellette et Jean-Guy Pilon.